

me crie Gustave et nous franchissons la rivière pour aller lui prêter main forte.

Quand nous arrivons, le major, de l'eau jusqu'aux genoux, se prépare à gaffer le poisson. Mais il n'a pas la partie facile et le premier essai est manqué. Le saumon mal piqué s'échappe et va continuer sa bataille dans le pool pendant que Jean le suit en courant sur la grève. Quand il redescend en position, le major l'empale littéralement et le tire sur les roches du rivage. La joie de Jean est presque amoindrie quand il aperçoit le trou qu'a fait le premier coup de gaffe dans la chair rouge.

Pendant qu'il transporte son saumon en lieu sûr, je lance dans la partie basse du pool. Une fois, deux fois, trois fois et je pique un saumon à mon tour. J'essaie un truc lu dans "A WAY TO BETTER ANGLING", le livre du major Greenaway, "Stunning a fish" et je fais tout en mon pouvoir pour l'empêcher de démarrer. Tenant solidement canne et soie, j'y réussis. Le saumon ne s'éloigne pas à plus de trente pieds et au bout de dix minutes, il est prêt à l'atterrissage. Jean est bien là avec la gaffe mais il me dit qu'il préfère se servir de ses mains pour ne pas manquer son coup ou abîmer le beau poisson.

"Comme tu voudras", lui répondis-je. Et quand je réussis à rapprocher le saumon, il le saisit à deux mains derrière les branchies et le tire sur le rivage. Dans sa crainte de manquer le poisson, il l'a tellement serré que ses doigts l'ont marqué profondément.

Je devais capturer un troisième saumon sur un coup extrêmement chanceux. Ce fut là le dernier saumon du voyage. Nous en avions maintenant sept en tout, ce qui n'est pas si mal pour des débutants. Nous sommes revenus tous les quatre enchantés par la Matane et nous parlons déjà d'y retourner. Nous ne souhaitons qu'une chose, c'est que le Ministère de la Chasse et de la Pêche continue cette politique de restauration de nos rivières à saumons pour qu'un plus grand nombre de pêcheurs à revenus modestes puissent goûter aux joies sans pareilles de ce sport royal : la pêche du saumon à la ligne.

J.-R.-S. HUARD.

NOTES DE NATURE

La jolie souris des bois ou à ventre blanc

par HARRY BERNARD.

de la Société Royale du Canada

Revenant d'une expédition dans les hauts, nous arrivons au lac Ottawa après une journée de canot et deux heures de marche. Sales et barbus, fatigués, affaiblis, nous commençons par nettoyer le camp, converti en chambre à coucher et latrines par des hordes de chauves-souris. Si la puanteur saisit à la gorge, nous avons aussi l'estomac dans les talons. La nature ne perd jamais ses droits. Pendant que ses compagnons manient pelle et balai, Leclerc se dispose à allumer le poêle.

Avant de mettre à bouillir l'eau du thé, il entend brûler quelques pincées de sucre sur les ronds chauds, pour purifier l'air et l'ambiance. Vieux comme le monde, le truc réussit d'une fois à l'autre. Chacun apportera ensuite son aide, pour la préparation du souper. Si nous pouvons finir, ce que nous allons nous envoyer dans le passe-galette!

Mais Leclerc appelle :

— Venez voir ce que je vois...

Dans la cendre de bois que contient le poêle, fine comme poudre de riz et presque blanche, quatre souris-ceaux dorment pressés ensemble, leurs pattes se mêlant et les têtes s'agitant d'un tremblement involontaire et nerveux. Disparue sans bruit, la mère ne pouvait imaginer mieux que cette cendre molle et douce, qui s'écrase au toucher, comme nid à sa progéniture.

Les bestioles semblent irréelles, tant elles sont menues et fragiles. Elles n'ont pas un pouce de longueur, sur moindre diamètre qu'une cigarette. Si l'on se penche et porte attention, on remarque les griffes filiformes des pattes. Pelage gris pâle et larges oreilles presque diaphanes, qui sont les étiquettes de l'espèce. Les yeux clos, aveugles depuis le premier instant, les pauvres bêtes ne sauraient, même si elles le voulaient, lever un regard vers les intrus.

Comme nous avons besoin de leur couche, les mignonnes en sortiront. Elles devront la mort à la tendresse de leur mère, qui croyait les déposer dans un berceau dépareillé. Mais comment prévoir notre intrusion? A la condition de rester inactif et froid, le poêle fournissait un abri idéal à sa famille. Il procurait ensemble la chaleur et la sécurité, contre la pluie et le vent, l'écureuil et la belette, les oiseaux de proie. Raisonnant ainsi, la souris-mère commettait une erreur qui coûtait la vie à ses petits.

Démésurées par rapport au reste du corps, les oreilles ne trompent pas. Elles caractérisent ces souris des bois que les Anglo-Saxons appellent souris-chevreuils (deer-mice) et souris à pattes blanches (white-footed mice). Si le premier terme s'explique mal, le second n'exprime pas la moitié de la vérité. Car le petit mammifère n'a pas que les pattes blanches, mais la gorge, le ventre, la partie inférieure du corps. Même le mot souris ne lui convient pas. Car, s'il offre l'apparence générale de la souris commune, il n'a pas ses défauts. Il ne sent pas mauvais comme elle, ne mord que par accident. Propre dans ses habitudes, il se lave de ses mains minuscules, dans la position assise, à la manière des écureuils. Comme la souris de maisons et bâtiments, celle des bois devient un fléau, une peste, dès qu'elle s'introduit dans un camp et s'y installe. Elle dévore alors ce qui lui tombe sous la dent, et malheur à l'homme isolé en forêt, incapable de protéger contre elle sa nourriture!

Je me souviens d'un métis, rencontré jadis au lac d'Argent, au nord de Mont-Laurier, et du lac Tapini, qui me conta une histoire typique sur les souris des bois. Il leur vouait une haine implacable et tuait sans pitié celles qu'il apercevait.

Il avait gagné, quelques années plus tôt, un secteur forestier où il se proposait de piéger les animaux à fourrure. En canot et à pied, portant son bagage et ses provisions, dont un sac de farine de cent livres. Avant de s'installer dans une cabane de billots, qui contenait un poêle, il parcourut ainsi une cinquantaine de milles. Rendu à destination, il se mit à bricoler autour de sa demeure, en attendant la saison de travail. Il n'en était pas à son premier séjour et ne songeait pas aux souris, qui ne l'avaient jamais ennuyé pour la peine. Or, cette année-là, il en connut des hordes et des bataillons. Elles sortaient de partout, couraient sur le

plancher, grimpaient aux murs, mangeaient son gruau et sa fleur de blé, son sucre, son graissage, le moindre morceau de viande qu'il ne surveillait pas avec attention.

—J'aurais fini par mourir de faim, si je n'avais pris la seule décision pratique dans les circonstances.

—Laquelle?

—Je suis retourné chez nous, pour me chercher un chat,



Deux jolies souris des bois.

(Photo Musée National du Canada)

—Ce qui signifiait, aller et retour, un voyage de cent milles?

—A peu près. Avec un chat, ça n'a pas duré longtemps!

—Un animal qui coûtait cher en fatigues et temps perdu...

—Je n'avais pas les moyens de gaspiller ma saison de chasse, dont j'attendais douze ou quinze cents piastres."

On comprend sans peine que l'homme n'aimait pas les souris à ventre blanc.

Nous eûmes avec elle une expérience qui n'amusa personne. Sur une grève de sable, dans la partie nord du lac Clair, notre tente s'accrochait par un bout au seul arbre du voisinage, un bouleau rabougri qui n'avait pas quatre pouces de tour à sa base. Le premier soir, avant de nous coucher, nous y suspendions celui des sacs qui contient le gros des provisions de bouche, pour les mettre à l'abri des animaux maraudeurs. Trois ou quatre livres de lard salé, enveloppé de papier ciré, ont été glissées dans un sac transparent de plastique. De sorte qu'il peut fondre un peu, sous la chaleur du jour, sans que le gras liquéfié tache le reste du bagage.

Le lendemain, le premier levé annonça aux autres un désastre. Des souris avaient coupé le plastique à deux ou trois endroits, mangé une partie du lard, de même que du chocolat et de la farine, pendant que la graisse fondue s'échappait de son sac pour se mêler au sarrasin et au linge de rechange. Aucun de nous n'avait pensé aux souris des bois, qui grimpent aux arbres avec agilité, souvent y construisent leurs nids, y passent la moitié des jours et des nuits.

La bête est nocturne, à l'égal de l'écureuil volant. On ne la voit pas de jour, sinon par accident. Elle se cache et dort, en attendant la protection de l'obscurité. On la découvre parfois au fond d'une boîte abandonnée, dans le coin d'une armoire, enfouie dans une boîte ou dans la poche d'un vêtement pendu à un clou. On la saisit alors de la main, si l'on est assez vif, et elle a si doux caractère que, neuf fois sur dix, elle n'essaye pas même de mordre.

Sauf dans les cabanes vétustes, où elle a ses quartiers plus ou moins permanents, la souris des bois cause peu d'ennuis pendant la belle saison. La nourriture partout abondante, sous forme de bales et de graines, de noix et noyaux, glands, cônes, jeunes feuilles et pousses tendres, miel sauvage par ci par là, elle ne compte pas sur l'homme pour manger. Elle le craint et le fuit, ce qui est normal. Aussi peut-on vivre en forêt, entouré de centaines de bestioles, sans soupçonner leur présence. Elles ne se montrent actives que la nuit, et la plus grande partie du temps dans les arbres, courant d'une branche à l'autre, s'installant dans une fourche, un creux quelconque, nid de pivert ou emplacement d'un noeud, grimpent autour des troncs et en descendent la tête en bas, à la manière de ces agiles et gracieux oiseaux les sittelles.

Celles du lac Clair ne découvrirent nos vivres que par hasard. Elles couraient dans le sable au clair de lune, rasant le sol pour ne pas attirer l'attention d'un hibou en appétit, quand elles arrivèrent au bouleau solitaire, témoin passif de leurs jeux nocturnes. Haute de six pieds et d'un blanc sali depuis longtemps, la tente leur parut énorme. C'était pour elles l'inconnu, qui n'évoquait rien dans leurs souvenirs. Ou elles en eurent peur, ou elles voulurent enquêter à son sujet, et elles grimpèrent à l'arbre, ce qui les conduisit au sac et au lard. Pendant que les hommes dormaient à deux pas, elles s'en donnèrent à coeur joie. Elles étaient deux, ou dix, mais elles s'emplitrent l'estomac à leurs dépens, et par voie de conséquence graissèrent pour longtemps leurs hardes de misère. Il me reste de l'aventure une chemise que personne n'a pu détacher à fond.

Comme les autres souris, celle des bois ne cesse de ronger et gruger. C'est pour elle nécessité comme pour les chats d'aiguiser leurs griffes. Inemployées, les incisives s'allongeraient sans mesure, au point de nuire à la bête, l'empêcher même de manger. Si elle n'y prenait garde, elles s'introduiraient à la longue dans les mâchoires pour les souder ensemble, lui laissant la perspective de mourir de faim. Mais la nature se défend et les rongeurs-nés, de la souris des bois au castor, usent leurs dents à temps et à contre-temps.

C'est, par exemple, ce qui explique chez la souris des bois l'apparente manie d'échapper du papier. Peu résistante, cette matière l'occupe pour ses fins instinctives. Je me rappelle maintes circonstances où les bestioles réduisirent en pièces les journaux qui recouvraient les tablettes d'armoires, au camp du lac Goulet, au lac Ottawa et ailleurs. Transformés en confettis, ils emplissaient les morceaux de vaisselle laissés là. Repues de vermicelle et de raisin sec, non serrés dans des réceptacles de métal, les souris achevaient de limer leurs dents en coupant du papier. Les jours d'hiver, à quarante ou cinquante degrés sous zéro, elles se logeaient au chaud dans une tasse, sous un moelleux édreton de papier-journal. Venu de la forêt, celui-ci retournait à la forêt.

Les ennemis de la souris des bois aux yeux trop gros, aux oreilles trop larges, au caractère trop doux, sont légion. Sur terre, dans l'air, dans l'eau. Les mammifères carnivores la mangent, et les oiseaux rapaces, diurnes et nocturnes, et les poissons armés de dents, y

compris les salmonidés, quand elle tombe à l'eau. D'autant plus qu'elle ne se déplace pas avec rapidité, comme le lièvre ou l'écureuil, et qu'elle manque de moyens de défense.

Pour elle, la belle saison n'est pas l'été, mais l'hiver. Elle se creuse alors des galeries sous la neige, labyrinthes compliqués qui n'en finissent pas, où elle court, s'occupe, s'amuse en liberté, sans l'ombre d'un souci. Elle sort au grand air pour manger, ou d'autres raisons, mais il est toujours, à deux doigts de son nez, une entrée de souterrain où elle disparaît à la moindre alerte. Les multiples empreintes de ses pattes fines, sur la neige molle, témoignent de ses jeux dans les champs et les bois.

La jolie bête, que le terme souris semble déprécier, niche un peu partout, mais le plus souvent dans la fourche d'un arbre, dans le creux d'un tronc, dû à la pourriture d'un noyau, à un écureuil, un pique-bois. Quand elle construit elle-même sa maison, elle emploie comme matériaux des herbes, des feuilles sèches, des lambeaux d'écorce, de la mousse.

L'espèce est prolifique, comme les autres de l'immense famille des rats et souris, des champs ou des villes. Selon les latitudes et la température, la femelle se permet de deux à quatre portées par an, qui peuvent compter jusqu'à six individus. Ceux-ci viennent au monde aveugles, presque sans poil, et ils sont d'un rose pâle, presque blanc. Comme le tamias rayé ou "suissin", la souris des bois possède à l'intérieur de sa gucule, de chaque côté, des abajoues ou poches extensibles, qui servent au transport de ses provisions. Prévoyante et travailleuse, elle accumule pour l'hiver des quantités incroyables de graines et noyaux, de noix, faines, glands doux, qu'elle cache sous terre ou au pied d'arbres creux. Les écureuils roux les lui volent, quand ils les découvrent, mais elle n'a plus à les craindre quand la neige tombe.

Harry Bernard.

Une chasse qui n'a duré que 5 minutes

par J.-B.-S. HUARD

"Être au bon endroit, au bon moment", voilà, vous a-t-on dit souvent d'un air entendu, le secret d'une chasse fructueuse. Mais vous avez dû constater, tout comme moi, que c'est extrêmement difficile à réaliser surtout quand il s'agit de chasse au chevreuil.

On appelle ça parfois "de la chance". Je vous avoue que je n'y croyais guère, n'ayant pu tuer un chevreuil depuis que le "Buck-law" est en vigueur. Ce n'est pas que je n'en aie pas vu, de ces animaux-là; mais il leur manquait le plus souvent ces choses essentielles qu'on appelle des cornes; ou s'ils en avaient, je n'ai jamais pu les découvrir à temps pour que ma carabine se fasse valoir.

Un samedi matin, cependant, le vent a tourné et il est arrivé que je me suis trouvé "at the right place, at the right time" avec ce résultat que j'ai aujourd'hui une véridique histoire de chasse à vous raconter.

J'y avais pensé toute la semaine, à cette chasse du samedi. J'avais un pressentiment que mon "jour" était arrivé. Je l'avais manquée par un cheveu, cette chance, le samedi précédent, ayant blessé un beau "Buck" que des heures et des heures de recherches ne m'avaient pas permis de retrouver, malgré les taches de sang visibles sur les feuilles et les pierres.

Je m'excuse auprès de mes amis, les chevreuils, de cette cruauté bien involontaire à l'endroit d'une innocente bête. Si je ne vois aucune cruauté dans l'acte du chasseur qui abat un animal de façon à lui éviter toute souffrance, il m'est tout particulièrement pénible de savoir une bête blessée sans pouvoir faire quoi que ce soit pour mettre un terme à ses souffrances.

A mon arrivée au camp, le vendredi soir, mes camarades de chasse MM. Narcisse Amiraull et Armand Fontaine, de Sherbrooke, parent constater que j'étais décidé à faire de ce samedi une véritable journée de chasse.